

# TRIBUNE DE GAUX

Page 4

Etats-Unis 75:  
l'intégration scolaire,  
un feu sous la cendre

Page 6

Inde: des usines  
et des hommes

Page 8

**Le serpent  
dans l'ordinateur**

Page 13

**Force et plénitude  
du célibat**

# Avant de vous envoler avec Swissair pour l'Amérique du Sud, apprenez la langue que tout le monde parle là-bas.

Swissair se rend trois fois par semaine en Amérique du Sud. A Rio de Janeiro (3x), à São Paulo (3x), à Buenos Aires (2x) et à Santiago du Chili (1x).

Pour se faire comprendre dans ces villes, il n'est pas absolument nécessaire de savoir l'espagnol ou le portugais. Il suffit d'avoir étudié avant de partir la

petite leçon de danse que vous voyez ci-dessous.

En plus de deux vols par DC-8 assurés pendant la semaine, Swissair dessert tous les dimanches Rio, São Paulo et Santiago du Chili avec un de ces DC-10-30. A bord de ce gros-porteur confortable, vous pouvez écouter huit programmes de musique.

Et même, si les circonstances s'y prêtent, prendre une dernière leçon de Samba.

Swissair et votre agence de voyages IATA tiennent à votre disposition de plus amples renseignements.

## Le Samba (évolutions du danseur).

Le Samba est la plus dynamique des danses de l'Amérique latine. Ses figures, assez nombreuses, s'accompagnent de vifs mouvements du corps.

Mesure à deux temps (2/4). Le rythme de base est lent, discontinu et syncopé.



## Le Samba

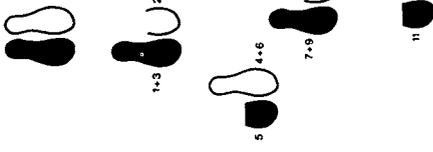
(évolutions de la danseuse).  
Le Samba est la plus dynamique des danses de l'Amérique latine. Ses figures, assez nombreuses, s'accompagnent de vifs mouvements du corps. Le rythme de base est lent, discontinu et syncopé.



## Variante A pour le danseur.

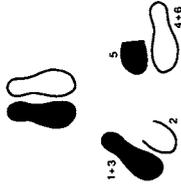
Dans cette variante, les pas du danseur sont plus faciles. Face à la ligne de danse, départ pied droit en avant. Diagramme: sous les mains vers la droite.

5. La danseuse se trouve à côté du danseur.  
8. Amener la danseuse devant le danseur, qui se trouve alors derrière la danseuse.  
10. La danseuse pivote à droite.



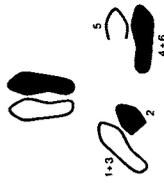
## Pas de base pour le danseur.

Le pas de base comprend deux fois trois pas répartis sur la mesure 2/4. Premier pas lent sur le premier temps de la mesure, deuxième pas rapide, troisième pas lent. Cela correspond à un quart de tour. Pour un tour complet, il faut donc danser quatre fois le pas de base.



## Pas de base pour la danseuse.

Le pas de base comprend deux fois trois pas répartis sur la mesure 2/4. Premier pas lent sur le premier temps de la mesure, deuxième pas rapide, troisième pas lent. Cela correspond à un quart de tour. Pour un tour complet, il faut donc danser quatre fois le pas de base.



## Variante B pour le danseur.

Cette variante offre une certaine analogie avec l'«Eventail» du Cha-cha-cha. Diagramme: 1. Croiser le gauche derrière le droit. 2. Croiser le gauche derrière le droit. 3. Libérer le pied derrière le gauche. 4. Croiser le gauche devant le droit. Ne pas lier les figures avant de savoir les exécuter correctement. Combinaison recommandée: 4 pas de base (4 fois 6 pas, soit 8 mesures), 1 variante A (4 fois 3 pas, soit 4 mesures), 2 variantes B (2 fois 6 pas, soit 4 mesures).



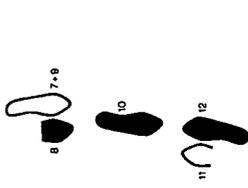
## Variante B pour la danseuse.

Cette variante offre une certaine analogie avec l'«Eventail» du Cha-cha-cha. Diagramme: 1. Croiser le gauche devant le droit. 2. Croiser le gauche derrière le droit. 3. Libérer le pied derrière le gauche. 4. Croiser le gauche devant le droit. Ne pas lier les figures avant de savoir les exécuter correctement.



## Variante A pour la danseuse.

Dans cette variante, les pas de la danseuse ne répondent pas à ceux du danseur. Diagramme: 4. Tourner progressivement le corps vers la droite et pivoter sous les mains. 5. Face à la ligne de danse, à côté du danseur. 6. Entre 4 et 6, un demi-tour à droite. 10. Tourner progressivement le corps vers la droite et pivoter sous les mains. 12. Entre 10 et 12, un demi-tour à droite.



Plus vite, plus loin. SWISSAIR

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

**Responsable de la publication :**  
Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :**  
Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.

**Administration et diffusion :**  
Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

**Société éditrice :**  
Editions, théâtre et films de Caux S.A.

**Composition, tirage offset :**  
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

### ABONNEMENTS

Pour une année (12 numéros)

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.—.  
Belgique : FB 280. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale: FF 38 ou Fr.s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 45 ou Fr.s. 27.—.

**Prix spécial étudiants, lycéens :**  
FF 18 ; Fr. s. 12.— ; FB 170.

**Verser le montant de l'abonnement :**  
En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

En zone franc d'Afrique : par virement de 2250 francs CFA (abonnement d'un an par avion) ou 1900 F (par voie maritime) à toute succursale de la Société Générale. Libeller « Tribune de Caux - Société Générale, Annemasse. »

## Indochine : le prix de la liberté

Après trente ans de guerre, qu'appelle-t-on encore liberté dans les pays d'Indochine ? Les événements récents, dont le lot de souffrances nous atteint au cœur, ont donné une coloration pathétique à ce terme. D'un côté, on « défend la liberté » pied à pied, de l'autre on « libère » des villes, des populations. D'un côté, on stigmatise le totalitarisme et l'on craint des liquidations en masse, comme ce fut le cas à Hué en 1968 lors de l'occupation communiste. De l'autre, on veut arracher le peuple au despotisme, à la corruption, à la détention politique. Le débat, qui aurait pu durer longtemps, risque aujourd'hui de se trancher par les armes, avec toutes les détresses accrues qui en résulteront.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le président Thieu vient de démissionner, Phnom Penh vient de tomber et de graves incidents sont signalés au Laos.

Que l'affrontement vietnamien aille jusqu'à son terme ou que s'ouvrent de véritables négociations, la question de la liberté restera à l'ordre du jour. Au Cambodge comme au Viêt-Nam, le sentiment national des patriotes de tous bords peut-il donner naissance à une société qui sache se distancer des pressions extérieures, dissoudre les haines accumulées sans piétiner la frêle plante de la liberté ?

Il n'est pas de liberté, Soljenitsyne et ses amis nous l'ont montré, sans courage moral. Espérons qu'au Cambodge et au Viêt-Nam des hommes se lèveront qui feront preuve de ce courage, malgré le prix à payer.

Quant à l'opinion mondiale, si soucieuse de liberté lorsque sont en cause des régimes anticommunistes, puisse-t-elle rester vigilante quelle que soit la forme que prendra la société dans les pays d'Indochine.

### à travers champs

## Contre la famine

Nous avons invité Perrine à dîner. Notre jeune voisine a 12 ans, avec une langue bien pendue, mais sans effronterie. Elle traite les adultes et même les vieux avec beaucoup d'aisance et d'amitié, teintées d'un certain respect.

Je lui ai posé la question : « Quel sera le métier de l'homme que tu épouseras ? Aviateur ? Notaire ? Marin ? Docteur ? Agriculteur ? » — « Oh ! Agriculteur plutôt... Mais surtout, moi je serai agriculteur ! Mais pas ici... en Afrique ou en Asie pour leur apprendre à mieux cultiver, pour lutter contre la famine. Mon amie Chantal veut faire la même chose que moi, seulement elle, son père n'est pas agriculteur... Alors...

Tandis que moi ce sera facile. Et puis j'espère que là-bas je pourrai avoir des chevaux... »

Elle se séparerait difficilement de son brave « Ustinoff », le grand trotteur qu'elle enfourche en grim pant sur un petit mur pour disparaître avec lui, des heures entières, dans la campagne.

Dans un village perdu de la brousse africaine, elle sera loin des vertes prairies de notre pays béni. Elle oubliera peut-être un peu son bon cheval et les troupeaux de son père pour se donner à des gens qu'elle devra savoir aimer, à qui elle enseignera bien peu et avec qui elle découvrira l'essentiel.

*Ph. Schweisguth*

#### DANS CE NUMÉRO :

**Page 4 :** L'intégration scolaire aux Etats-Unis - Une expérience courageuse à Richmond.

**Page 6 :** Dans une usine indienne, le refus de la fatalité.

**Page 8 :** Extraits de l'ouvrage de Philippe Mottu : *Le Serpent dans l'Ordinateur*.

**Page 12 :** Les leçons du Viêt-Nam.

**Page 13 :** Force et plénitude du célibat.

## L'intégration scolaire en Amérique Une expérience courageuse à Richmond

A un moment où, du point de vue politique et économique, l'Amérique connaît les plus graves difficultés, on oublie souvent que l'un de ses principaux problèmes reste le problème racial. « Talon d'Achille des Etats-Unis, nous écrit notre correspondante, cette

question suscite des réactions viscérales et passionnelles chaque fois qu'on en parle... car ce qu'on appelle le problème noir est souvent le fruit du désespoir et de phénomènes d'aliénation. A moins d'une explosion violente, on n'y pense guère. »

Boston : depuis six mois le nom de cette ville évoque pour l'Amérique un conflit racial qu'elle préférerait oublier. La Cour suprême des Etats-Unis ayant ordonné qu'un certain nombre d'écoles intègrent noirs et blancs dans leurs murs, cela a aussitôt provoqué une vague d'émeutes, voire de combats à main armée. La police monte la garde autour des lycées et nul ne sait d'où viendra la solution.

A Richmond, cité de 250 000 habitants, située à 160 km. de Washington, le programme d'intégration scolaire poursuivi depuis quatre ans divise aussi profondément les esprits. Comme à Boston, la vitalité des institutions américaines y est mise à l'épreuve. D'où l'intérêt d'une expérience qui se déroule dans des conditions assez particulières.

Capitale des Etats du Sud lors de la guerre de Sécession, Richmond, malgré ses industries modernes, est marquée par le passé. Son « aristocratie » vit dans le West End, zone verdoyante où de splendides mai-

sons de maître ornées des classiques colonnes blanches comme celles que l'on voit dans le film *Autant en emporte le Vent*, d'ailleurs tourné ici. Non loin de là, le ghetto noir exhibe ses pavillons autrefois attrayants, mais aujourd'hui décrépits. Quant aux représentants de la classe moyenne, noirs ou blancs, ils habitent eux aussi, à quelques exceptions près, des quartiers séparés.

Rien d'étonnant donc à ce que la ségrégation scolaire, pourtant déclarée inconstitutionnelle par la Cour suprême dès 1954, ait continué comme dans le passé, et ceci durant plus de quinze ans. En 1970, pour mettre fin à cette situation, le Tribunal du district ordonnait le « busing » des enfants, c'est-à-dire leur transport par bus d'une école à l'autre en sorte que chaque établissement comporte et des élèves blancs et des élèves noirs. Cette mesure provoqua l'exode immédiat de 7000 enfants blancs vers les institutions privées de la ville et vers les écoles municipales des bourgades avoisinantes. Au cours des années suivantes, 7000 autres en-

fants allaient les rejoindre. Il ne reste aujourd'hui plus que 9283 écoliers blancs dans les écoles publiques de Richmond, soit 24 % de la population scolaire totale.

Traiter de « racistes » tous ceux qui ont retiré leurs enfants des écoles publiques de la ville serait pourtant inexact. Certains parents, même parmi ceux qui se disent « libéraux » et ont de nombreux amis noirs, se sont effrayés des différences sociales et culturelles qui distinguaient leurs enfants de leurs nouveaux camarades issus de familles pauvres et mal instruites. Ils redoutent pour les leurs l'absence d'une saine émulation intellectuelle. D'autres ont refusé simplement de laisser leurs enfants se rendre chaque jour dans des quartiers mal famés.

### Enrayer les défections

Malgré les expériences mitigées qu'ont faites certains parents — et j'ai rencontré des noirs également insatisfaits — il est prématuré de qualifier d'échec le programme d'intégration scolaire. L'espoir réside en une minorité d'hommes et de femmes — parents, enseignants, fonctionnaires — décidés à trouver des solutions équitables pour toutes les parties concernées. J'ai rencontré trois d'entre eux.

Melvin Law, un chimiste, qui appartient à la communauté noire, s'est rendu célèbre par ses activités au sein du groupe « Citoyens pour d'excellentes écoles publiques » (CEPS). « Notre groupe, racialement mixte, s'est formé en 1970, m'a-t-il raconté. Bien que nous n'apprécions pas l'aspect autoritaire du plan de répartition qui ne tenait pas compte des vœux des enfants, ni de leurs parents, nous voulons obéir à la loi et encourager nos concitoyens à appuyer leurs écoles. Nous n'avons pas réussi à contenir la première vague des départs, mais



« Citoyens pour d'excellentes écoles publiques » (CEPS) est un groupe animé par M. Melvin Law, chimiste, que l'on voit ci-dessus entouré de sa famille.

Photo prise dans le préau d'une école primaire du quartier résidentiel blanc de Richmond.

Photos : Steve Dickinson



nous avons certainement contribué par diverses actions d'information à en ralentir le rythme par la suite. » Melvin Law, qui est père de quatre enfants, est convaincu que les autorités scolaires devraient maintenir une discipline plus stricte dans les écoles pour enrayer les défections. « Certains écoliers blancs ont été victimes de persécution de la part des jeunes noirs pour lesquels c'était l'occasion rêvée de prendre leur revanche. On a trouvé, d'autre part, des armes à feu sur des enfants ; l'un d'eux a même été tué il y a un an, mais on ne punit pas assez sévèrement les fauteurs de troubles qui ne sont qu'une infime minorité. Cette atmosphère d'insécurité a aussi troublé de nombreux professeurs, habitués à enseigner dans un milieu homogène, et mal préparés à leur nouvelle tâche. Plus d'un a pris une retraite prématurée ou quitté Richmond. En 1971, le CEPS a publié une étude approfondie du système scolaire et proposé aux autorités un certain nombre de réformes concernant l'organisation des écoles, le maintien de la discipline, l'administration des fonds, l'établissement de classes spéciales pour enfants retardés ou délinquants, l'affectation des enseignants et leur salaire. Le rapport n'obtint pas l'écho espéré. Mais sous la pression des événements, le Conseil scolaire — collègue de sept membres nommé par la Municipalité et responsable des écoles — a chargé une commission de parents, élus par leurs pairs à raison d'un par établissement, de présenter un nouveau plan de répartition des enfants avant le 30 juin 1975. A sa grande surprise, mon interlocuteur s'est retrouvé président de cette commission. « Dieu nous a donné une seconde chance, me dit-il, peut-être la dernière. » Sans vouloir préjuger du résultat des travaux de la commission, Melvin Law ne cache pas ses opinions personnelles qui ont d'ailleurs fait de lui un personnage controversé : « Qu'on laisse aux parents le soin de choisir l'école de leurs enfants ; les chiffres prouvent l'échec de la méthode autoritaire. Basons l'intégration non plus sur une répartition géographique arbitraire, mais sur des intérêts communs. Encourageons aussi nos concitoyens à habiter dans des quartiers intégrés. »

## Deux cents ans d'injustices à effacer

Virginia Sanders, qui comme Melvin Law a milité au CEPS, descend d'une vieille famille virginienne. Depuis vingt ans elle consacre ses efforts aux Associations de parents et enseignants (PTA) des écoles de ses quatre enfants. « Mon mari et moi avons toujours cru aux écoles publiques, m'affirme-

t-elle, et nous y avons mis nos enfants, bien qu'en Virginie les gens aisés préfèrent traditionnellement les cours privés. » Contrairement à Melvin Law, Virginia Sanders ne remet pas en question l'aspect autoritaire du programme d'intégration. « Nous avons deux cents ans d'injustices à effacer, m'explique-t-elle. Notre système est loin d'être parfait, mais le libre choix provoquerait un retour à la ségrégation, tout au moins tant que blancs et noirs n'habiteront pas côte à côte. Le « busing » a eu deux conséquences positives : il a forcé les gens à prendre conscience des inégalités du passé et il a éliminé des écoles des professeurs incapables de s'adresser à des enfants issus de milieux autres que la bourgeoisie. » L'insécurité qui règne dans certains établissements tourmente cependant M<sup>me</sup> Sanders. Elle l'attribue à une carence familiale. « Un enfant livré à lui-même toute la journée ne peut que faire des bêtises, s'exclame-t-elle, et la prolifération de la drogue crée un nouveau danger. Mais je ne redoute certainement pas l'influence « corruptrice » du lycée sur ma fille. Notre foyer, si je m'y consacre suffisamment, n'exerce-t-il pas l'influence dominante sur sa vie ? La plupart de mes amis sont des ségrégationnistes. Comment ne comprennent-ils pas, dans leur propre intérêt, qu'un prolétariat sous-éduqué peut se transformer en un instant, sous l'influence d'un meneur, en une meute destructrice ? » M<sup>me</sup> Sanders ne se prive pas d'exprimer ses opinions, ce qui ne plaît pas à tous. Bien qu'elle discerne une certaine évolution dans les esprits, elle se demande comment combattre plus efficacement les préjugés qui poussent tant de blancs aisés à fuir le problème plutôt qu'à le résoudre.

## Premier président noir du Conseil scolaire

Le Révérend Miles Jones, pasteur de l'Eglise baptiste, est aussi président du Conseil scolaire. Mais son histoire est bien différente de celle de M<sup>me</sup> Sanders. « Il y a trente ans, les écoles d'Etat pour noirs n'existaient pas en Virginie et mes parents ont dû déménager à New York pour assurer mon instruction, me raconte-t-il. Une bourse m'a permis d'étudier la théologie et, depuis quinze ans, j'exerce mon ministère à Richmond. »

Malgré le départ de tant d'élèves blancs, le Révérend Jones n'est pas pessimiste. « Nous ne retournons pas à un système séparé, me dit-il. Légalement, la situation est transformée. Pour la première fois, des noirs participent à l'élaboration des programmes scolaires. Je suis moi-même le premier président noir du Conseil scolaire de Richmond.



Le Révérend Miles Jones devant son église. M. Jones est aussi président du Conseil scolaire de la ville.

Si les blancs ne veulent pas fréquenter nos écoles, c'est leur affaire. Mais l'époque où les noirs étaient traditionnellement négligés par le Conseil scolaire est révolue.

« Nous vivons dans un monde exigeant, poursuit le pasteur. Si nos enfants n'apprennent pas dès leur plus jeune âge à coexister avec des êtres que tout différencie, comment réagiront-ils lorsque les circonstances de la vie les y forceront ? Notre vie sociale a été trop compartimentée. Et nous avons tous souffert. A l'école, nous nous sommes engagés dans une vaste expérience de transformation sociale dont il est encore trop tôt pour prédire le dénouement. En fin de compte, ce qui me rend optimiste, c'est ma foi en Dieu. J'ai l'impression qu'Il nous dit à travers tous ces événements : « Votre survie dépend de » votre capacité à vous entendre ». Peut-être réussirons-nous à créer une Amérique où l'individu est respecté, où les différences ne sont plus redoutées, mais acceptées comme une source d'enrichissement mutuel. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un problème local. Le monde se rétrécit chaque jour et nous ne pouvons plus nous ignorer les uns les autres. Toutes nos institutions seront remises en question à moins que nous n'apprenions à vivre dans la solidarité. La situation dans les écoles est un microcosme de ce qui se passe ailleurs et j'y vois pour Richmond, dans la mesure où elle réussit son expérience, une façon de parler au monde. »

Tout en différant sur les méthodes à employer, un Melvin Law, une Virginia Sanders, un Miles Jones partagent une foi, un sens du bien commun et un esprit combatif. Autant d'atouts dans une situation difficile, mais non point désespérée.

Catherine Dickinson-Guisan

## Dans une usine indienne Le refus de la fatalité

Depuis deux ans, le centre du Réarmement moral de Panchgani accueille à intervalles réguliers des séminaires consacrés aux problèmes de l'entreprise qui ont la particularité de rassembler obligatoirement des représentants des ouvriers, des cadres et du patronat (voir Tribune de Caux d'avril 1975). Notre correspondant à Bombay relate quels effets ils ont eus dans une grande entreprise.

L'industrie textile indienne, la plus importante et la plus ancienne du pays, emploie à Bombay 225 000 personnes réparties dans 60 usines. Malgré l'augmentation considérable de la production au cours de ces dernières années (les exportations ont augmenté de moitié en 1973), les conditions de travail et de salaire des ouvriers sont encore loin de ce qu'elles devraient être. La modernisation se fait, mais lentement. Les usines Khatau célèbres pour leurs saris de coton jouent un rôle de pilote, tant dans le domaine social que dans le domaine technique.

En octobre 1972, M. Dharamsey Khatau, son P.D.G., décida d'envoyer un groupe de son entreprise à l'un des séminaires de Panchgani. M. Khatau est un des industriels les plus connus et les plus respectés de Bombay. Depuis vingt ans, il n'a manqué aucune occasion d'afficher ses convictions pour le Réarmement moral dans lequel il voit l'amorce nécessaire des transformations sociales dont son pays a besoin. Son entreprise, la deuxième de la ville, emploie 5 500 personnes dans son usine principale et 250 autres dans une plus petite unité, plus moderne et mieux équipée, située dans la région avoisinante.

C'est parmi les membres du personnel de cette petite usine que fut constituée la première délégation. Le directeur, M. Shastri, devait en faire partie, ainsi qu'une vingtaine d'ouvriers. Pour M. Shastri, qui vint avec sa femme, c'est avant tout dans sa vie de famille que se firent sentir les effets de son séjour. C'est fort de cet acquis qu'il décida de tenter une expérience à l'usine.

A son retour, M. Shastri, qui avait été un patron totalement inaccessible, modifia complètement sa façon d'être. Il commença par réunir dans son bureau tous les ou-

vriers qui étaient allés avec lui à Panchgani et eut avec eux un entretien très franc.

Plusieurs revendications des ouvriers, en suspens depuis des années, furent alors acceptées. L'une concernait le transport de la gare à l'usine — un trajet de 2 km. que les hommes devaient faire à pied. Un autobus fut fourni par la direction. D'autre part, la gestion de la cantine, qui laissait beaucoup à désirer, fut améliorée. Le fait que le gérant de cette cantine était, lui aussi, allé à Panchgani, n'a pas été sans agir sur la situation.

Depuis, M. Shastri poursuit sa politique de « porte ouverte » et son bureau est devenu un véritable lieu de rencontre pour tous ceux qui, dans l'usine, veulent discuter en toute honnêteté des problèmes de l'entreprise, même si, parfois, il connut certaines déconvenues à cause de ceux qui voulaient abuser de son ouverture.

### Une corde et une pelle

Parmi les ouvriers qui avaient fait partie de cette première délégation, l'un d'eux, Gajanan Sawant, avait décidé, lui aussi, d'appliquer à sa vie quotidienne et à la vie de son village ce qu'il avait appris. Ce village — où habitent principalement avec leurs familles des ouvriers travaillant dans les usines de Bombay — est situé loin de toute route carrossable et se compose de plusieurs huttes de pisé. En guise d'égout, un fossé parcourt les « rues », qui sont d'une saleté repoussante. Les logements eux-mêmes, en revanche, sont impeccablement propres. Quant au puits, seul point d'eau du village, il cessait chaque année de donner dès l'arrivée de la saison sèche, tant il était rempli de boue.

A Panchgani, Gajanan avait pris deux résolutions : d'une part, de cesser de fumer, ce qui lui ferait économiser 40 roupies (28 FF) par mois, d'autre part, de nettoyer le puits du village. Après avoir acheté sur son maigre salaire une corde et une pelle et pris une journée de congé, il se mit au travail tout seul. La première réaction des autres villageois fut de se moquer de lui. Puis, l'un après l'autre, les hommes vinrent l'aider. Et ils réussirent si bien que maintenant



Cummock

120 000 mètres de tissu par jour.



R. de Mel

Gujanan Sawant et sa famille.

le puits donne de l'eau toute l'année. Impressionnée, la Municipalité à laquelle est rattaché le village décida de financer la reconstruction de la margelle.

Au cours des mois qui suivirent, Gajanan et ses amis entreprirent un nettoyage complet de tout le village. Ils construisirent un bâtiment de pisé et de bambou pour servir d'école — les enfants passaient la journée à traîner dans les terrains vagues — et aménagèrent un terrain de sport de façon à créer un véritable esprit de communauté. Maintenant, sur les 40 roupies économisées mensuellement depuis qu'il ne fume plus, Gajanan en donne 10 au centre de Panchgani et les 30 autres vont à la caisse commune, alimentée par les villageois eux-mêmes, d'où est tiré le salaire de l'institutrice qui a été envoyée par la communauté hindoue du voisinage. Bien plus, il s'est aussi mis à aider ses camarades de l'usine, soutenant l'un dans



Le puits donne de l'eau toute l'année, la margelle a été reconstruite.

sa lutte contre la boisson, aidant l'autre à trouver le moyen de payer ses dettes, se battant pour que chacun trouve une nouvelle direction dans sa vie.

### Insultes et excuses en public

Il y avait en particulier un militant communiste qui menait la vie très dure à la direction. Se plaçant dans la perspective nouvelle du dialogue avec le personnel, M. Shastri décida de lui rendre visite chez lui. Prenant son courage à deux mains, il se rendit dans la grande cité ouvrière, en plein centre de Bombay, où l'homme habitait. Celui-ci se montra à la fois touché et méfiant. Un an plus tard, pourtant, il accepta de faire partie d'une des délégations qui allaient participer aux sessions de Panchgani. A son retour, il convoqua une réunion à l'usine et, en présence de ses camarades, il présenta ses excuses à M. Shastri pour avoir fait de l'agitation sur des questions inventées de toutes pièces. « J'ai insulté le patron en public, a-t-il déclaré, aussi je tiens maintenant à lui dire mes excuses en public. »

En mai 1974, une crise se développa à l'atelier d'impression de l'usine principale. Une grève perlée faisait baisser la production de 50 %. Or il se trouvait que le chef de l'atelier, et une équipe de dix hommes, venaient de rentrer de Panchgani. M. Doshi, le chef de l'atelier, un vieil homme au visage dur, semblait n'avoir pas tiré grand-chose de son séjour. Plus tard, il devait ra-

conter qu'il avait intensément écouté tout ce qui s'y disait et qu'ensuite il avait pensé à chacun des ouvriers de son atelier, se confessant à lui-même qu'il ne les connaissait pas. Dès son retour, il alla les voir chacun chez soi, parfois dans des taudis ou dans des camps installés dans des zones inondées.

Au bout de 48 heures, la grève perlée était terminée, grâce au climat de confiance qui s'était établi.

Comme son homologue, M. Shastri, le directeur de cette usine avait la réputation d'être un homme dur et inaccessible. On le surnommait « le gouverneur ». Lui aussi vint avec une délégation à l'une des sessions, plein de méfiance et sceptique quant aux effets qu'elle pourrait avoir sur les activités et la production de son usine. Pourtant, dans les ateliers, son changement d'attitude devint le principal sujet de conversation. Lorsqu'un jour un ouvrier ne se présenta pas au travail, le directeur envoya quelqu'un chez lui, découvrit qu'il avait des ennuis de famille, fit le nécessaire pour qu'il soit aidé et, naturellement, lui conserva son emploi. Autrefois, il l'aurait tout bonnement congédié. Lorsqu'un autre employé mourut subitement, le directeur, après avoir appris qu'il était le seul membre de sa famille à toucher un salaire, décida aussitôt d'embaucher sa veuve, bien que ce fût la politique de l'entreprise de ne pas employer de personnel féminin.

« Le Réarmement moral ne se mesure pas en milliers de mètres de tissu ni en millions de roupies, commente M. Shastri. Il

s'agit d'un changement des hommes. Nous allons continuer d'envoyer des délégations à Panchgani parce que nous sentons que cela est juste. » Et M. Khatau ajoute : « Ce qui me tient le plus à cœur, c'est que chaque individu, qu'il soit ouvrier, cadre ou patron, devienne l'homme qu'il est destiné à être. »

*Geoffrey Pugh*

**ESSO**  
**SHOP**  
**Tout pour**  
**votre voiture!**

# Le serpent dans l'ordinateur

## Extrait du récent essai de Philippe Mottu

*C'est sous ce titre légèrement provocateur<sup>1</sup> que M. Philippe Mottu vient de publier un essai dont nous reproduisons ci-dessous un extrait tiré du chapitre intitulé « Le centre actif ».*

*« L'essai de Philippe Mottu, écrit à ce propos Edmond Beaujon dans la Tribune de Genève, constitue une tentative remarquable pour établir une liaison créatrice entre deux choses dont la séparation se fait sentir aujourd'hui comme une menace : d'une part, la vie spirituelle, d'autre part, la technologie et son évolution rapide. (...)*

*« Philippe Mottu est assez clairvoyant pour ne jamais donner dans le dénigrement de la technique et la réfutation de la science, comme le font aujourd'hui des esprits par trop simples. Il fait voir au contraire, et de façon pertinente, le profit que la liberté et l'art de vivre pourraient tirer des moyens mis à la disposition de l'homme dans l'ère électronique et automatisante. »*

Ce qui frappe le plus en essayant de cerner et de comprendre la réalité du développement de la vie spirituelle dans l'homme, c'est la convergence des diverses approches vers un point commun, un centre actif de la décision, du choix délibéré de l'individu. (...)

Ce n'est pas une question théorique ou abstraite, comme certains pourraient le penser, mais un fait primordial pour l'avenir de l'humanité. Car si cette autonomie du choix de l'individu constitue un trait dominant et original de l'homme, alors l'avenir serait moins sombre que veulent nous le faire croire les prophètes de la courbe exponentielle. (...)

---

### Ombres et lumières

Il s'agit d'assumer la réalité concrète de l'individu dans sa totalité. Toute créature humaine, par le fait même de son existence, porte en elle des éléments contradictoires, d'ombre et de lumière, dont l'équilibre provisoire et incertain est constamment remis en cause de l'intérieur comme de l'extérieur.

L'homme aurait pu vivre au niveau des règles strictes de l'instinct animal ; cela aurait sans doute été plus simple. Pour son bonheur et son malheur, la nature humaine porte en elle un centre autonome de décision qui a construit la société humaine telle qu'elle existe aujourd'hui.

La question qui se pose consiste à savoir si ce centre actif de l'individu est équipé de manière à pouvoir dominer les effets de ses propres réalisations

techniques ou si, au contraire, le mythe de l'apprenti sorcier, qui a hanté l'humanité depuis l'Antiquité, va devenir la réalité tragique des temps modernes.

Comment fonctionne ce centre actif et autonome qui engendre notre pensée conceptuelle, notre imagination créatrice et notre conduite ? (...)

---

### Un monde axé sur la fonction

Le monde actuel tend à réduire l'individu à un simple faisceau de fonctions. Du reste, l'individu lui-même, encouragé par les maîtres à penser du temps présent et soumis aux pressions constantes de la propagande de masse qui reprend inlassablement le même thème, en vient à se considérer lui-même comme un agrégat de fonctions qui s'imbriquent les unes dans les autres et qui sont sujettes à des interprétations contradictoires des idéologies en vogue.

Fonctions vitales d'abord qui réduisent l'homme à la seule dimension des pulsions de l'instinct. Fonctions sociales ensuite qui font de l'homme un produit de l'environnement, de la société de consommation ou de production de sa situation politique ou économique. (...)

Tout cela revêt un aspect très abstrait, mais dès que l'on pense à l'homme concret, aussi bien à l'homme d'Etat ou au grand industriel chargé de responsabilités qu'à l'homme ordinaire que nous rencontrons à chaque instant, on en vient à se demander si son existence ne se réduit pas à son agenda, à l'emploi de son temps. Tant d'heures sont consacrées à telle et telle fonction. C'est dans cette perspective qu'apparaît dans sa vraie dimension, la portée des heures passées de nos jours devant un poste de télévision.

Il est à peine besoin d'insister sur l'impression d'ennui et de tristesse qui se dégage d'un monde ainsi axé sur la fonction. C'est sans doute l'une des raisons profondes de la réaction de la jeune génération contre la société de production et de consommation du monde actuel.

La vie dans un monde axé sur l'idée de fonction est exposée au découragement ; elle débouche sur le désespoir, parce que, en réalité, ce monde est vide, parce qu'il sonne creux. Les seuls événements qui peuvent rompre le cours de l'existence sont, au niveau des fonctions vitales, la naissance, l'amour et la mort ; au niveau des fonctions sociales, la révolution et la guerre. (...)

L'homme réduit à la seule expression de ses fonctions aspire à jouer un rôle en quelque manière, et peut-être que cette exigence, profondément ancrée dans la nature humaine, constitue en elle-même une expression, si rudimentaire qu'elle soit, de ce centre actif de l'individu.

---

<sup>1</sup> Philippe Mottu : *Le serpent dans l'ordinateur*, 166 pages, La Baconnière, Neuchâtel.

Parmi les philosophes, les sociologues, et les hommes de science qui influencent le plus la génération montante, il en est fort peu qui prennent au sérieux les exigences de la conscience. On peut même dire que le refus de prendre en considération cette réalité domine la pensée moderne dans son ensemble. Mais ici il faut distinguer deux attitudes qu'on serait parfois tenté de confondre : l'une consistera à se maintenir systématiquement sur la réserve, ce sera l'attitude agnostique, sous toutes ses formes ; l'autre, beaucoup plus hardie, plus engagée, plus militante, tendra à conclure que les exigences de la conscience sont l'expression d'un dogmatisme périmé, dépassé par le développement du monde actuel.

La première attitude correspond en réalité à une certaine politique de l'intelligence qui refuse de prendre en considération tous les faits et se réfugie dans l'abstention.

La seconde, au contraire, prétend s'appuyer sur une théorie positive de la pensée, qui réduit l'individu aux seules pulsions des fonctions vitales, ou encore explique la totalité de l'homme concret par les structures politiques, économiques ou sociales de la société.

Cette attitude en vient à ignorer la présence de ce centre actif dans l'individu ou, même, à nier que l'individu soit en mesure de prendre une décision qui ne soit pas dictée par le déterminisme de ses fonctions vitales ou sociales.

Pour ma part, j'estime que l'existence d'un centre actif dans l'individu et les exigences de la conscience ne peuvent être écartées par un acte arbitraire, dictatorial, totalitaire qui prive la vie spirituelle de son fondement.

---

### **Le centre actif de l'individu**

---

La démarche initiale qui conduit un homme à reconnaître la réalité totale de son être, c'est le recueillement, cette recherche du silence intérieur qui permet de pénétrer au cœur du centre autonome de l'individu.

En effet, il n'y a appréhension des phénomènes qui se passent dans la conscience, dans le centre actif du moi, que pour un être capable de se recueillir et de témoigner par là même qu'il n'est pas une créature livrée aux seules fonctions vitales et sociales et sans prise sur elles. (...)

C'est pourtant un acte essentiel à la survie de l'autonomie de l'individu agressé par le bruit du monde actuel et les pressions de toute sorte auxquelles il est soumis de l'extérieur.

Le recueillement, c'est essentiellement l'acte par lequel l'individu se ressaisit, se retrouve, se ramasse dans la totalité de son être. Ainsi que le mot l'indique, cette reprise affecte l'aspect d'une détente, d'un abandon, d'un silence intérieur qui s'installe en dépit du bruit extérieur.

Au sein du recueillement, l'individu prend position ou plus exactement se met en état de prendre position face à sa vie. Il s'en retire momentanément en quelque manière, et dans cette retraite il n'emporte

avec lui que lui-même et, peut-être, la perception de ce qu'il pourrait être. C'est ici qu'apparaît la démarcation, le point de rupture avec la rigidité du déterminisme. Cette mobilité du choix des possibles constitue le fondement de la liberté individuelle.

Le recueillement est sans doute ce qu'il y a de moins spectaculaire chez l'homme. Pourtant, les multiples témoignages des savants, des artistes ou des sages de tous les temps montrent que les découvertes les plus originales et les plus simples sont aussi nées bien souvent dans cet intervalle, dans cette disponibilité, dans cette reprise intérieure, qui découvre, mélange, combine, synthétise des faits, des idées, des facultés, des techniques pour leur donner une forme, un aspect, une expression nouvelle.

---

### **Aboutir à un projet**

---

Le recueillement ne signifie nullement rentrer en soi-même pour s'y contempler, comme d'aucuns le pensent. Plus une conscience s'affine, et plus l'individu mesure l'intervalle qui sépare la réalité de l'être avec celle qui pourrait être. Il n'est pas non plus une fuite devant la réalité du monde. C'est une retraite pour mieux sauter l'obstacle, pour sortir de l'ornière des habitudes de pensée, de conduite ou d'action ; pour, au contraire, penser, vivre et agir d'une manière nouvelle.

Mais, direz-vous, le recueillement, n'est-ce pas ce que d'autres nomment l'intuition ? Je ne le crois pas. L'intuition me semble être beaucoup plus une illumination de l'entendement qui provient d'un travail souterrain de l'inconscient. C'est l'émergence dans le conscient d'une synthèse qui s'est faite à notre insu. Certes, le recueillement peut favoriser l'appréhension des contenus intuitifs, mais il est beaucoup plus que cela.

Dans le recueillement, il y a un développement de la pensée, même discursive, qui aboutit à un projet et, par une décision, à un choix. C'est un dialogue intérieur qui prépare l'action.

Bergson parle d'un « supplément d'âme » nécessaire au monde moderne. Cette expression ne me semble pas très heureuse, malgré l'écho qu'elle a rencontré. Elle donne à penser que nous manquons d'âme, alors que nous en avons en nous-mêmes tous les éléments nécessaires. En réalité, nous avons tenté de réduire au silence notre conscience, de faire croire à une génération entière que nos actions étaient déterminées de l'extérieur, alors que l'avenir dépend des décisions autonomes de l'individu qui participe de cette manière au développement de la société humaine.

En fait le problème reste le même pour chaque génération. L'originalité du temps présent, c'est que la science et la technique multiplient d'une manière démesurée le pouvoir de l'homme. Ce dont le monde actuel a besoin, c'est que chaque individu utilise la potentialité de son âme en tant que principe de vie et de pensée, pour faire face aux besoins du monde actuel.

*Philippe Mottu.*



# CHANT DE L'ASIE

## Premières étapes en France

Chalon-sur-Saône, avec ses 65 000 habitants, a été la première ville d'Europe à recevoir *Chant de l'Asie*. La spontanéité avec laquelle les Chalonnais ont hébergé les jeunes Asiatiques dans leurs foyers a permis dès l'entrée de jeu, que le contact s'établisse entre les deux continents, même si, parfois, la conversation s'engageait, faute de langue commune, à grands renforts de gestes.

Après la représentation, donnée dans l'hexagone de la salle des fêtes récemment construite, le *Courrier de Saône-et-Loire* ne manquait pas de titrer : « Une première européenne dont Chalon peut être fier. » Un an jour pour jour après la représentation de gala qui, à Vientiane, avait inauguré la tournée de *Chant de l'Asie* en Indochine, plus de 600 personnes ont vigoureusement applaudi le spectacle. Un jeune journaliste confiait après la soirée : « Je voudrais faire comprendre à mes lecteurs ce que j'ai ressenti ce soir. *Chant de l'Asie* remet tout en question. »

Même accueil en Loire-Atlantique où les Nantais ont rempli deux fois le Théâtre Francine Vasse jusqu'au dernier strapontin.

Au cours d'une réception à l'Hôtel de Ville, M. Cueille, maire adjoint de Nantes, a déclaré aux membres de la troupe : « Vous êtes l'expression tangible de la compréhension mutuelle et, en venant au-devant de la vieille Europe, elle-même dans le passé tant de fois meurtrie, pour faire connaître votre culture, vous préfigurez ce que devra être le monde de demain s'il ne veut pas s'autodétruire. »

Arrivée à Paris le 20 avril, la troupe s'est rendue dans la maison du Réarmement moral à Boulogne où elle a été saluée par M. Georges Mesmin, député de Paris. « Les Français en ce moment pensent beaucoup au Sud-Est asiatique, a déclaré M. Mesmin, qui est également membre du Conseil de Paris. Ils ont été très choqués par les images épouvantables qui ont passé à la télévision. Je crois qu'à cause de cela les Français que vous rencontrerez seront assez réceptifs à votre message car ils comprennent que la France, pays heureux, ne peut plus rester séparée du reste du monde. Je crois que vous apporterez beaucoup aux spectateurs. »



La veille de la représentation, à Chalon, la troupe descend dans la rue.



Enregistrement d'une chanson à la télévision régionale, à Dijon.

A l'invitation de la Chambre d'agriculture de Nantes, la troupe a été reçue à la CANA, la plus importante coopérative agricole de la région (30 000 membres), puis par petits groupes dans huit fermes de Loire-Atlantique et de Maine-et-Loire. Ci-dessous, un agriculteur de Saint-Herblain fait visiter son exploitation à une Indienne, une Laotienne, un Néo-Guinéen, accompagnés d'un interprète.



## La franchise d'un député allemand

Les débats sur le budget et la sécurité qui ont eu lieu au mois de mars au Bundestag, le Parlement ouest-allemand, ont été marqués par de violents et amers échanges de propos, culminant dans un incident au cours duquel le groupe parlementaire chrétien-démocrate devait quitter la salle des débats. C'est dans une ambiance tendue que des millions de téléspectateurs furent alors les témoins d'un événement décrit par le quotidien Frankfurter Allgemeine Zeitung comme « quelque chose de peu ordinaire, encore jamais vu dans ce haut lieu durant le dernier quart de siècle ». Un député social-démocrate de Wuppertal, M. Adolf Scheu, avait eu le courage, de la tribune, de poser publiquement des questions pénétrantes sur la manière d'agir des parlementaires les uns envers les autres. M. Scheu ne protestait pas simplement contre l'attitude « des autres », mais constatait un fait qui concernait « tout le monde », y compris lui-même. « Est-ce la voix d'un homme criant dans le désert ? » demandait le grand quotidien.

Nous reproduisons ci-dessous l'essentiel de la déclaration de M. Scheu.

Albert Schweitzer a dit : « Le monde ne retombera sur ses pieds qu'au moment où il comprendra que son salut ne viendra pas d'un ensemble de nouvelles mesures, mais d'un nouvel état d'esprit. » Bien des membres de cette Chambre sont chrétiens. Est-ce que la manière dont nous nous comportons les uns envers les autres reflète que nous sommes vraiment des démocrates et des chrétiens ? C'est une question que je me pose à moi-même et que je pose à tous ceux qui pourraient se sentir concernés. Qu'en est-il, dans la réalité journalistique de cette assemblée, de l'application du christianisme ? Je crois que nous en sommes bien loin. Est-ce que nous, chrétiens, ne sommes pas toujours de la partie quand il s'agit de noircir ou de ridiculiser la partie adverse ?

Ne sommes-nous pas les principaux fautifs quand, par notre participation ou par nos silences, lors de séances importantes traitant de sujets fondamentaux, nous laissons des fossés se creuser entre les groupes parlementaires et entre les hommes ?

Même en commission il est de bon ton de s'opposer aux propositions de la partie

adverse, simplement parce qu'elles viennent de la partie adverse.

Les chrétiens, moi le premier, s'opposent-ils à cette façon d'agir ?

Les chrétiens du Bundestag ne pourraient-ils pas élaborer un code éthique comme nos collègues américains l'ont fait à Washington ? Code qui est pris encore plus au sérieux depuis l'affaire Watergate. Est-ce que nous ne pourrions pas nous détourner de l'égoïsme sans limite ? Ne devrions-nous pas appliquer des critères chrétiens, telle l'honnêteté, à nos discours, à nos écrits et à nos actes ? Pourrions-nous commencer à appliquer notre sens critique à nous-mêmes au lieu de toujours essayer de rejeter la faute sur l'autre ? Ce sont ces questions, et bien d'autres, que j'aurais volontiers discuté et traité de manière plus approfondie avec



M. Scheu à la tribune du Bundestag.

vous. Je m'en tiendrai toutefois à cette déclaration en affirmant encore ceci en guise de conclusion : nous croyons tous à la force et aux possibilités d'action d'une minorité négative. Nous en avons même peur. Pourquoi ne commencerions-nous pas aussi à croire que des minorités positives pourraient transformer la situation ?

## UN LIVRE, UNE IDÉE

### La planète des jeunes

Qui ne craint pas les longues lectures pourra consulter le dossier réuni sur la jeunesse française par une équipe de chercheurs dirigée par Jean Duvignaud. Sur la jeunesse ? Plutôt sur son langage, révélateur de ses états d'âme et de ses aspirations.

Sous le titre *La Planète des Jeunes*<sup>1</sup>, le sociologue reproduit d'abord douze interviews ou monologues de jeunes de 18 à 24 ans, choisis par la méthode des échantillons habituelle aux sondages d'opinion. Le langage de ces garçons et de ces filles, confus et encore plein du vocabulaire gauchiste en vogue depuis mai 1968, révèle, sauf dans le cas d'Evelyne, des êtres « mal dans leur peau ». Est-ce un hasard de l'échantillonnage ? Aucun d'entre eux n'est croyant.

Dans une deuxième partie l'auteur, à l'aide des témoignages précédents et de fragments d'entretiens plus brefs recueillis auprès de 150 jeunes, essaie de dégager quelques traits communs à cette génération. De 1968 à 1974, il perçoit une mutation : la jeunesse ne pense plus à tenir entre ses mains le sort du monde ; délaissant l'histoire, elle songe

à se trouver un abri contre une société qu'elle éprouve comme « anonyme, complexe, incoercible et indestructible ». Parfois, elle croit trouver cet abri dans une communauté d'élection, vivant pauvrement d'une activité agricole ou artisanale. Dans d'autres cas, la « niche » sera l'appartement chaleureux ou le métier qui isole. Dans d'autres, hélas, ce sera l'émigration occasionnelle vers le bal, la boîte de nuit ou la drogue. D'une manière générale, les jeunes de 1974 se replient sur le culte de leur propre personnalité psychique, s'attendent sur leur propre existence privée et ne forment pas de projet global. Aucune visée religieuse ou philosophique ne motive leur démarche.

C'est dans la trame de la vie quotidienne, constate Duvignaud, que se joue chez les jeunes une critique silencieuse et corrosive de notre civilisation. Peut-être — nous est-il permis de penser — quand ils auront mesuré l'insuffisance de leur quête d'un bonheur étriqué, seront-ils prêts à envisager un autre idéal : celui qui transfigure la vie quotidienne, où que l'on soit, de telle manière que les relations sociales en soient, elles aussi, toutes transformées. J. F.-L.

<sup>1</sup> Stock, éditeur, Paris.

## Les leçons du Viêt-Nam

Les souffrances du peuple vietnamien font mal. La défaite des Sud-Vietnamiens consterne.

C'est un coup porté aux espoirs de ceux qui pensaient que la paix serait possible sans conquête communiste.

Cet espoir n'était pas sans fondements. Il se fondait sur l'émergence dans le Sud d'un leadership propre, désintéressé, engagé. L'absence d'un tel leadership et le retrait américain ont rendu la défaite de Saïgon inévitable. Le test décisif sera la défense de la capitale.

Au point de l'histoire où nous sommes parvenus, le meilleur service que nous puissions rendre aux Vietnamiens est de tirer toutes les leçons possibles de leur tragédie et de les appliquer à nos pays respectifs.

La première leçon n'est-elle pas que des hommes corrompus sont dans l'incapacité de défendre la démocratie ? Que des dirigeants soient plus préoccupés de leur fortune, de leur confort ou de leur rang dans les listes du protocole que du sort quotidien de ceux qu'ils sont censés gouverner, et voilà que disparaît toute protection contre une idéologie de nature dictatoriale, imprégnée de haine et de violence.

Et qui sont ces dirigeants ? Pas seulement ceux dont les noms passent à la une des journaux et sur les petits écrans. Tous ceux qui forment la partie la plus privilégiée d'une nation sont, en fin de compte, responsables de la protection ou de la destruction de leur pays.

L'offensive venue du Nord était bien préparée, soutenue par des armes modernes et des divisions blindées ; mais les commentateurs affirment que l'ordre de retraite donné précipitamment par le président Thieu n'était pas nécessaire ; ce fut comme un cadeau présenté à Hanoï, et une cause de panique et de démoralisation.

Le « chacun pour soi » est une attitude compréhensible quand planent les menaces de mort et de destruction ; mais des responsables peuvent, même dans les moments les plus critiques, faire appel aux sentiments les plus élevés de leurs concitoyens et redresser les esprits découragés et égoïstes. Cela, le gouvernement de Saïgon n'a pas été à même de le faire.

Le front que les Sud-Vietnamiens présen-

taient à leurs adversaires n'était pas sans fissures ; les armes et les cœurs des Sud-Vietnamiens n'étaient pas soudés les uns aux autres ; les rumeurs, les calomnies, les idées et en fin de compte les soldats et les blindés de l'adversaire ont passé à travers ces fissures.

La deuxième leçon à tirer est que l'aide étrangère ne suffit pas à défendre un pays. Un blindage importé est incapable de transformer un cœur égoïste ou timoré.

« Digérer » l'aide étrangère, qu'elle soit économique ou militaire, requiert un sens élevé d'intégrité et de responsabilité. Sans ces qualités-là, l'aide étrangère se transforme en obstacles pour ceux qui la reçoivent ; pire encore, elle émascule et endort ceux qui auraient besoin de s'aguerrir face aux difficultés d'un chemin rocailleux.

Un diplomate vietnamien en poste à Washington rappelle qu'il est dangereux d'être l'allié des Etats-Unis. Les Américains se rejettent la balle les uns sur les autres — et accusent Thieu. La presse américaine accuse Kissinger, qui, à son tour, reproche au Congrès d'avoir retiré son aide à Saïgon.

Les Américains, c'est évident, ont commis des erreurs. Mais n'est-ce pas le monde entier, avec ses divisions et son incapacité à résoudre l'antagonisme entre communistes et anticommunistes, qui est responsable de la guerre d'Indochine ?

Quant à la troisième leçon — à dire vrai plutôt une observation — c'est que la population vietnamienne a tout fait pour échapper aux troupes communistes. Le peuple sud-vietnamien a certes trouvé maints défauts au gouvernement de Saïgon, mais il le préférerait encore à la vie sous le régime de Hanoï. Il a « voté » par sa fuite désespérée, souvent vouée à l'échec, vers le sud.

Le peuple du Sud-Vietnam — comme le peuple indien — déteste la corruption et l'injustice. Il ne veut pas d'un régime construit sur la haine, installé par la violence et maintenu par la terreur ; il veut des réponses courageuses, démocratiques et morales à ses problèmes.

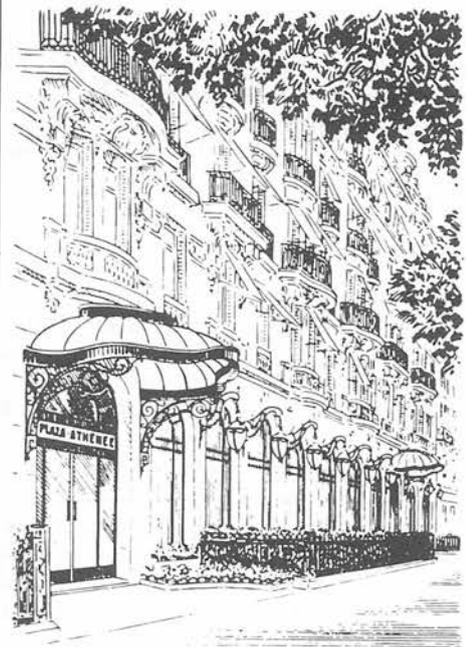
Que les souffrances du Viêt-Nam nous incitent à trouver ces réponses aux problèmes de nos pays.

*Rajmohan Gandhi*

(reproduit de *Himmat*, 11 avril 1975)

PARIS

## HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★ ★ ★ ★

25, AVENUE MONTAIGNE  
PARIS 8<sup>e</sup> - 359-85-23

## Force et plénitude du célibat

A la suite de la publication dans ces colonnes, au mois de décembre dernier, de témoignages réunis sous le titre « Qu'est-ce qu'un mariage heureux ? », plusieurs lecteurs nous ont demandé d'aborder, dans une démarche parallèle, le thème du célibat. Nous avons par la suite reçu deux textes de réflexions à ce sujet. Puis, désirant compléter notre recherche, nous avons interrogé un prêtre. Les convictions qu'il nous a livrées ne traitent pas, bien entendu, du célibat des prêtres, mais tentent de mettre en évidence les conditions dans lesquelles des êtres peuvent trouver leur plein épanouissement dans le célibat. Nous soumettons simplement ces trois textes à la réflexion de nos lecteurs.

Entretien avec le Père Henri Bioulac, prêtre à Rueil-Malmaison, diocèse de Nanterre.

**-** Avant même que ne se fasse jour votre vocation de prêtre, aviez-vous songé au célibat ?

— J'ai pensé à être prêtre vers dix, onze ans. Curieusement, c'était à l'occasion d'un mariage, un très grand mariage comme on en voit en Auvergne, mon pays natal. Je puis dire que la découverte de la femme, de l'autre, et ma vocation sont apparues en même temps. L'une n'a absolument pas gêné l'autre.

Rétrospectivement, je dirais que la communion dans le mariage m'apparaissait comme une forme de communion à l'absolu, mais je sentais déjà, à ce moment-là, qu'il y avait d'autres formes.

Bien sûr, le célibat, dans le langage populaire, donne une impression restrictive : « Il ne se marie pas. » Mais au séminaire, où le célibat pouvait représenter une certaine privation, petit à petit on en découvre les autres facettes. C'est une question de communion.

— Pouvez-vous préciser ?

— L'amour dans le mariage est unique. Il est le signe de ce qui se passe en Dieu. Il est le mystère de l'autre, qui accueille et qui donne. Mais dans le célibat vécu et

assumé pour des frères, il y a aussi relation avec l'autre ; forcément elle est charnelle, puisqu'il y a sensibilité, mais qui ne joue pas jusqu'au bout. Il y a relation d'amour avec les autres qui est une relation d'amour à Jésus-Christ. Les époux l'ont aussi, mais à travers une réalité de couple. Celui qui assume son célibat l'a à travers une autre réalité : l'humanité, corps du Christ.

Si l'on a avec les autres des activités communes, une recherche commune, on ne peut pas ne pas communier l'un à l'autre. Jusqu'où va cette communion ? C'est là qu'il faut faire, non pas attention, mais s'assurer sans cesse que ce soit un amour qui vit, qui se donne, qui meurt. Il n'y a pas d'amour sans mourir à soi-même. Et il faut tout le temps le vérifier, et en le vérifiant, on ne s'ampute jamais. On découvre une nouvelle dimension chez les autres, soit par rapport à soi, soit parmi les autres entre eux.

— Une telle conception est-elle valable à votre avis pour des non-croyants ?

— Le célibataire qui n'a pas une vue chrétienne de la vie ou de l'amour, dans la mesure où il se donne à d'autres — évidemment ce ne peut être un célibat vécu égoïstement — dans la mesure où il ne prendra rien aux êtres qu'il rencontre, découvrira une qualité de la relation avec l'autre qu'il n'a pas connue auparavant. Et ce qui était déséquilibré au début deviendra

équilibré épanouissant et source de paix.

— La solitude est-elle seulement obstacle ?

— On ne peut s'empêcher d'éprouver le pincement de la solitude. Mais dans cette solitude de célibataire, s'il sait faire silence — on n'a pas besoin d'être chrétien pour cela — s'il sait marcher seul, s'il sait regarder les choses sans les voler, même avec les yeux, je crois qu'il se rencontrera lui-même, c'est-à-dire qu'il découvrira le mystère de sa propre personne ; alors il ne s'ennuiera pas.

— De toute façon, célibataires ou mariés, n'avons-nous pas tous besoin d'être seuls ? Parfois l'état de mariage le rend plus difficile ; on se croit obligé d'être toujours à deux. Une autre question : comment l'Eglise voit-elle le célibat du laïc ?

— Certes, elle le reconnaît comme une souffrance, elle le propose comme une marche en avant et elle le considère comme un lieu de liberté, car la liberté n'est-elle pas de vouloir même ce qui nous est imposé par les circonstances, à commencer par notre vie même ?

**U**n cœur qui communie à l'Universel : n'est-ce pas une façon pour un chrétien, non pas d'être plus près du Christ que les gens mariés — car il n'y a pas de plus ou de moins — mais peut-être une façon plus directe de Le connaître.

— Voulez-vous suggérer que la vie du célibataire épanoui est plus profonde que celle de l'homme marié ?

— Les époux ont une expérience unique de l'Autre avec un A majuscule, c'est-à-dire de Dieu dans l'autre. Dans cette découverte, leur histoire — car l'amour est une histoire, avec des hauts et des bas, des fidélités, des infidélités peut-être — leur histoire traduit leur désir d'un absolu qu'ils ne trouveront pas complètement dans la possession, même heureuse, ni dans la connaissance l'un de l'autre, ni dans le don réciproque, même le plus généreux.

Il ne faut pas croire pour autant que ces expériences soient secondaires ou inutiles ; elles sont comme les pas nécessaires d'un marcheur vers l'absolu.

Le célibataire connaît les mêmes réalités, forcément sous une forme différente, mais la réalité dernière pour laquelle nous sommes faits, et que nous connaissons par la mort, qui n'est qu'un passage, est déjà présente. Je ne pense pas qu'on puisse vivre cela dès le premier jour, bien sûr. Mais c'est possible, je le répète, grâce aux temps de silence : chaque homme a besoin de ré-

fléchir à lui-même, à ce qu'il est, à ce qu'il veut, à son projet. Pour nous, chrétiens, prière et célibat sont indissociables.

Car l'amour universel que j'appelle Dieu, il est tension. Et la prière est cette attitude de tension vers quelque chose qui est à la fois présent et pas tout à fait arrivé.

**L**e célibat est un témoignage, non pas parce qu'on veut témoigner à tout prix, mais parce que les gens nous voient vivre. A nous prêtres, il arrive parfois de nous entendre dire : « Je m'excuse, Père, mais je ne crois pas à votre célibat. Je ne crois pas que vous viviez chastement ! »

Le célibat vraiment vécu, assumé, est le signe que la fidélité est possible et qu'il y a une autre forme d'amour que l'amour conjugal. Je dirais même que le célibat est le signe que la mort est possible, une mort qui ne nous empêche pas de vivre.

— **Certains célibataires se sentent à l'écart de la vie et ils en blâment la société. N'est-ce pas plutôt l'entourage direct des célibataires qui les rejette dans leur solitude ? Nous qui sommes mariés n'avons-nous pas tous mauvaise conscience ? Nous savons que nous sommes souvent en deçà de ce que nous devrions être envers les célibataires que nous côtoyons.**

— C'est là que le célibataire laïc et le prêtre se rejoignent, c'est-à-dire par rapport aux autres, à la société, aux gens mariés. Alors, là, c'est l'amitié qui compte. Je connais des célibataires qui sont reçus par des gens mariés. Ou bien ils ont l'impression qu'on les invite parce qu'ils sont seuls, pour que le fardeau de leur célibat soit moins lourd, ou bien alors ils se trouvent avec plusieurs couples, et ils ont l'impression de ne pas faire le poids. Pour le célibataire, il faut des amis vrais, qui soient exigeants à son égard. Des amis qui aient besoin que le célibataire soit ce qu'il est.

J'ajouterai ceci : vers quarante-cinq, cinquante ans, il arrive à tous les êtres un moment où, après avoir forgé leur vie, ils ont une expérience, un acquis, une maturité de cœur et d'intelligence. Or, le célibataire, souvent, n'a personne pour partager cela de près. A vingt-cinq, trente ans, on partage son projet, on parle de tout. Après, on n'est plus sûr d'être compris, alors qu'on a tellement de choses à dire. Et comme plus tard, on n'a souvent plus la force de réagir, on reste parfois sur la touche. Ce partage, cette amitié, sont alors indispensables.

Une place de célibataire, ça se construit, ça ne se fait pas du premier coup. Mais je pense qu'il faut aller plus loin. Des céliba-

taires vrais, qui se donnent à quelque chose, qui ont un projet d'amour dans leur vie envers les autres (que ce soit de s'occuper de handicapés, de travailler à la mairie ou même de militer dans un parti politique) eh bien, ce sera toujours un témoignage en faveur d'une fidélité même pour des gens mariés.

— **Oui, car il y a beaucoup de gens mariés qui vivent très égoïstement.**

— On a beaucoup magnifié le mariage. On l'a donné comme un absolu de l'amour. Or, il n'est pas à lui seul l'absolu de l'amour.

— **Quand les gens pensent amour, ils pensent mariage. Le présenter comme cela, c'est limitatif. N'est-ce pas ce dont souffrent les célibataires ?**

— Saint-Exupéry écrivait à ce sujet dans *Citadelle*<sup>1</sup> une phrase très sévère : « Si ton amour est reçu et si des bras s'ouvrent pour toi, alors prie Dieu qu'Il sauve cet amour de pourrir car je crains pour les cœurs comblés. »

(Propos recueillis par Jean-Jacques Odier et Michel Orphelin.)

**L**e mariage et le célibat sont deux vocations complémentaires, toutes deux nécessaires à l'équilibre et à la vie du Peuple de Dieu et du monde.

La vie sexuelle n'est pas une fonction élémentaire et automatique comme le manger et le boire ou le sommeil. C'est le lieu de la puissance vitale d'un être. La procréation est l'expression de cette puissance vitale qui, par elle-même, dépasse l'individu et le projette dans sa continuité. Et cette vitalité, qui se manifeste dans la sexualité, concerne tout l'être, comme Freud l'a bien discerné. D'où son importance générale.

Or, cette puissance vitale, parce qu'elle est celle de l'être tout entier, peut s'exprimer et trouver son accomplissement ailleurs que dans le domaine restreint de l'acte sexuel.

On s'est étonné parfois de la chasteté des hommes saisis par une grande passion : révolutionnaires, explorateurs, savants, prêtres. Beaucoup de poètes, écrivains, artistes, ne sont « mariés » que par intermittence..., et les femmes des grands hommes connaissent les longues périodes de délaissement. Beaucoup de ces hommes s'en vont seuls, pendant des mois, parfois des années, dans la chasteté, pour pouvoir créer. Souvent ils se marient tard, et si l'on connaît d'eux quelques aventures passagères, leur intermit-

tence même et leur superficialité montrent le peu d'importance de l'acte sexuel dans leur vie.

Qui n'a été frappé du remarquable équilibre et du rayonnement de certains prêtres et moines ? de ces femmes admirables vouées à quelque grande tâche ? de ces diaconesses épanouies comme des mères de famille heureuses ?

Pourquoi s'en étonner ?

Aimer, se donner, participer à la marche du monde, inventer, créer, tel est le destin de l'homme. Par là il s'accomplit — sa vie prend un sens et s'épanouit dans la fécondité. L'acte sexuel n'est qu'un moyen, souvent insuffisant, toujours restreint. L'homme n'est pas seulement un mammifère.

**C**'est pourquoi toutes les grandes religions respectent dans le célibat une valeur essentielle.

Le christianisme sait ces choses. En marche vers la finalité du monde, le Peuple de Dieu, « rameau évolutif » de l'univers, comme dirait Teilhard de Chardin, sait qu'il est appelé à un destin spirituel — et n'a de sens que là — que son élan vital n'est donc pas seulement pour la conservation du monde (par la procréation) mais encore et complémentaiement pour des enfantements d'amour universel.

Où, c'est là sans doute que se situent la nécessité et la complémentarité du mariage et du célibat, tous deux consacrés à Dieu et aux hommes. Tous deux actes d'amour, à la rencontre de l'autre.

Dans le mariage cette rencontre est plus intime, plus exclusive, dans le célibat, elle est plus disponible, plus universelle, intemporelle.

Le conjoint et l'enfant sont les plus proches prochains confiés par Dieu Lui-même, au jour du mariage, à l'amour et l'attention de l'époux ou de l'épouse. Cette vocation les engage. Ils ne sont disponibles que sous condition.

Le célibataire consacré à Dieu et aux frères est, lui, absolument disponible : à vivre n'importe où, à l'extrême pauvreté, aux risques de mort. Entre les mains de Dieu, il est donné pour tous. Son affectivité comme son intelligence, sa force vitale, sont tout entières absorbées par l'amour de Dieu et des frères.

Ainsi voyons-nous à l'heure actuelle des célibataires aller vivre avec des pygmées méprisés, ou dans un quartier misérable de l'Inde, ou dans les favellas du Brésil, partageant une misère insoutenable, luttant au prix de leur santé et de leur vie pour révéler et faire « éclater » une situation inique.

<sup>1</sup> Chapitre XCVIII.

Mais le mariage réalise une unité intime à laquelle le célibat doit renoncer.

Disponibilité d'une part, intimité de l'autre, sont les renoncements demandés. Mais à tous est donné l'accomplissement de l'amour et de l'enfantement.

**M**ais on me demande encore de parler du **célibat forcé**, par veuvage, divorce, ou du fait des circonstances. Très général dans le monde moderne, il est générateur de désordres et de souffrances. Désordres psychiques, désordres des liaisons irresponsables, désordres de l'adultère. Celui-ci en particulier détruit le couple et, surtout, l'empêche de se former.

Ceux qui se plaignent d'un mauvais mariage ont souvent, dès le début, par des « infidélités sans importance », empêché sans le savoir le couple de se former. C'est que la formation du couple est un mystère de vie, et comme tel, délicat, complexe, évolutif, patient, dans un devenir aux phases successives. La fidélité est sa seule chance. L'adultère est toujours un mal et, pour tous, un malheur. Il brise toujours un foyer, atteint des enfants. C'est tellement certain que la sagesse universelle de l'humanité le sanctionne ; que les animaux eux-mêmes ne le supportent pas.

Que dire donc du « célibat forcé », sinon ce que l'on peut dire de tout handicap, de tout accident mutilant, de toute maladie contraignante, de tout ce qui nous limite tous, des circonstances et frustrations de l'enfance, de la condition familiale ou sociale ou politique, de toute épreuve enfin, de notre situation à chacun ?

L'homme adulte et responsable est celui qui **assume** son destin.

L'homme faible celui qui le **subit**.

L'égoïste celui qui blessera ou détruira d'autres vies pour essayer de « sauver la sienne ».

Le jouisseur, celui qui cherche des **compensations** à tout prix, et bientôt à vil prix.

Le chrétien, lui, sait que, avec Dieu, **tout peut devenir grâce**. C'est même ainsi que le Christ est le Sauveur. Ce n'est ni illusion ni fuite compensatoire. C'est une expérience sûre qui se renouvelle, toujours actuelle, celle de saint Paul : « Nous savons du reste que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu » (Romains 8, 28).

Par la vertu de cet amour, toute situation se transforme, s'ouvre sur un devenir et s'éclaire. La solitude devient accueil, disponibilité, la maladie victoire, le deuil et l'abandon découverte de ce qui demeure, la souffrance labour fécond, la vieillesse

est la « vie montante »<sup>1</sup>. Au dépouillement extérieur, correspond, comme dit encore saint Paul, le grandissement extérieur. « Les vraies richesses » sont données.

Et le célibat alors prend un sens : la joie et la force d'une vocation.

**Antoinette Butte**

Fondatrice de la Communauté de Pomeyrol.

**S**ans vouloir rien prouver, ni apporter des recettes miracles, voici quelques réflexions de trente ans d'une vie de célibat. Professeur — artiste — je me souviens de la question d'un petit garçon de ma famille me disant : « Mais pourquoi tu n'as pas de mari et pas d'enfants ? » J'ai répondu : « Parce que j'ai été appelée à autre chose que de fonder un foyer et avoir des enfants ; à vivre seule, mais avec Dieu pour les autres. » Dans sa bonne logique cartésienne, l'enfant ajoutait : « Tu as bien plus de temps sans mari et enfant ! »

J'ai souvent repensé combien la notion de bonheur, dans le milieu bourgeois où j'ai vécu, a toujours été liée au mariage. Quand je voyais des célibataires à la maison, à notre table, dans mon observation de gamine deux choses me frappaient : elles ne me paraissaient pas sensibles aux enfants, ne parlaient que d'elles et ne me semblaient pas spécialement heureuses. Le terme « vieille fille » revenait parfois. J'avais mal pour elles et me disais : « Tout, mais pas ça ! J'aurai mon foyer, mes enfants et vous verrez ce que vous verrez... quand j'aurai 20 ans ! »

La vie en a décidé autrement. Le célibat peut être accepté et vécu dans l'obéissance de la foi ou subi. J'ai choisi la première solution qui est prospective. Ma vie est comme ancrée dans une dimension qui me dépasse chaque jour.

Les difficultés du célibat sont de tous ordres : physique, affectif, psychologique. Dans la mesure où ces difficultés sont dépassées, les capacités de cœur et d'esprit sont rendues libres et peuvent être utilisées au centuple au service des hommes et de la société. Ma plus grande joie, quelle est-elle ? Faire de ma vie, par la grâce de Dieu, un témoignage simple, humain, réel qui parle aux cœurs des autres dans les milieux où je travaille : organiste dans l'Eglise, comme dans le monde de l'éducation : bouillon de culture intense, où les germes de vie sont là en chaque être humain, environné parfois de fumées si épaisses...

<sup>1</sup> Nom d'une association catholique de personnes âgées.

J'ai découvert une chose étonnante : Dieu a une place pour ma vie ; cela devient intéressant ; le suspense commence, la vie prend un goût inattendu ; comme pour le bateau, le sillage se fait peu à peu — une étape après l'autre.

Les épreuves ne m'ont pas épargnée. Comme Antoinette Butte, j'ai compris, à travers elles, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. J'ai décidé, depuis quelques années, de me placer comme en situation d'apprentissage face au célibat. Apprendre à le vivre sans me croire un cas spécial, mais très ordinaire et courant. Cela m'a permis une approche tellement plus naturelle et amicale avec beaucoup de femmes. Si nous pouvions nous aider au lieu de nous juger ? Le monde serait différent.

**Q**u'ai-je appris au fil des années ? — A n'avoir aucune illusion sur moi-même, ma nature humaine ; à me voir telle que je suis, avec mes limites, mes faiblesses ; à aller vers Dieu qui a toujours répondu à mon attente, spécialement dans le domaine de mes peurs.

— A me respecter telle que je suis ; à prendre soin de moi-même, cela dans ma vie physique, psychique et mentale.

— A ne pas larmoyer sur ma solitude ! A accepter l'aide des autres, qui me voient bien mieux que moi ; à dépasser mes réactions de défense en face des difficultés.

— A savoir dire non à des tas de sollicitations, parce que, disponible, la célibataire dans la famille, comme dans la société, peut facilement devenir le service de dépannage public !

— A devenir l'amie et la confidente de beaucoup de femmes, de beaucoup de jeunes, ou de ménages.

— A utiliser ma maison pour un service original : l'accueil des étudiants étrangers dans une ville universitaire, où ils sont 7000.

— A prendre assez de temps pour mon renouvellement spirituel, intérieur, ma détente tout court.

J'ai commencé à découvrir que la pureté est une force dynamique et créatrice considérable. Elle peut décupler les capacités mentales ou affectives. Chaque jour j'ai besoin de la retrouver sur la base d'une honnêteté à 100 % sur mes mobiles de vie. Il y a des perles de grand prix qui sont notre plus belle parure.

Le monde attend de voir ce qu'une femme seule, mais totalement donnée, peut faire avec Dieu pour l'humanité... Si je ne le fais pas, qui le fera ?

**Monique Chaurand**

# Son extraordinaire longévité est la seule chose qui puisse freiner la demande de la Zenith Defy.

Son solide boîtier en acier inoxydable de premier choix sert de coffre-fort à un mouvement à haute fréquence (28 800 alternances par heure) qu'il protège à jamais des chocs les plus dangereux, grâce à un système de suspension l'entourant d'un cercle amortisseur. Cet ouvrage d'une technique micro-mécanique poussée à son extrême comprend aussi un verre minéral résistant aux rayures, solidement ancré dans l'acier. Il maintient à l'extérieur tout ce qui est indésirable à l'in-

térieur, surtout l'eau et la poussière.

Mais comme toute montre Zenith, la robuste Defy n'a reçu son nom que lorsque le dessin de son cadran fumé, la sobriété recherchée de ses aiguilles et sa lunette polie furent parfaits.

Ils s'harmonisent avec élégance et les éléments d'acier

du bracelet, une exclusivité Zenith, sont assemblés avec une telle précision qu'il s'adapte au bras avec autant de souplesse que le cuir.

Le représentant Zenith le plus proche vous en dira volontiers davantage sur cette pièce maîtresse de Zenith. Même s'il sait qu'après la Defy, vous n'achèterez plus jamais de montre.



Modèle reproduit  
réf. 01 0210380. Acier.  
Suspension du mouvement  
brevetée. Automatique.  
Étanche. Changement ultra-  
rapide de la date. Verre  
minéral trempé. Bracelet ex-  
clusif. Se fait aussi en  
montre pour dames. Autres  
modèles avec jour  
et date.  
A partir de Fr. 370.—

## ZENITH

The quality goes in before the name goes on.